

Lettre

Du Père Jacques, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Monsieur l'Abbé Raphaelis.

A Canton le 1^{er} Novembre 1722

Monsieur,

La paix de N. S.

C'est un peu tard que je tiens la parole que je vous ai donnée, mais c'est aussitôt qu'il m'a été possible de le faire. Mon voyage de France en Chine a duré près de seize mois. La fameuse île d'Orléans, ou Poulo condor, a été la cause de ce long retardement.

Je partis de Port-Louis le 7 Mars de l'année 1721, sur une frégate de la Compagnie des Indes nommé la Danaë, commandée par M. le Chevalier de la Vicomté. Nous avions sur notre bord d'une compagnie de Soldat, que l'on devait débarquer à l'île d'Orléans, pour la joindre à une autre que l'on y avait transportée l'année précédente. Nous avions aussi avec nous deux Ingénieurs du Roi, l'un desquels avait le titre de Commandant de l'île.

Je n'eus pas plutôt perdu la terre de vue qu'il me fallut payer le tribut à la mer. Les nouveaux marins ne furent pas plus privilégiés que moi. C'est pitié de voir en ces sortes d'occasions une quantité de gens couchés ça et là sur des cordages, sur des canons, sur des coffres, sans force, sans consolation, sans soulagement ; tandis que ceux qui sont faits savent que ce mal n'est pas dangereux, et qu'il est sans remède.

Ce ne fut pas sans peine que nous nous tirâmes du Golfe de Gascogne ; nous n'avions que des vents légers qui nous fesaient peu avancer. Mais aussitôt que nous eûmes doublé le cap Finistère, le vent se fortifia, et le 19 Mars, nous reconnûmes l'île de Porto-Santo, et le lendemain Madère. Nous eûmes ensuite les vents alisés qui nous conduisirent tranquillement à la ligne. Nous la passâmes le 12 Avril, à deux degrés Ouest de longitude. Ce fut, selon la coutume, un jour de Fête, pour l'équipage. Ceux qui n'ont pas encore passé la ligne, paient les frais de cette fête, où tout aboutit à les bien mouiller ; c'est ce qu'on appelle le grand Baptême. On peut se racheter en mettant de l'argent au bassin ; mais ceux qui n'en ont point ou qui refusent d'en donner, sont plongés dans un baquet plein d'eau, et ensuite inondés d'un bon nombre de seaux d'eau.

Les mêmes vents alisés qui nous avaient conduits à la ligne, nous poussèrent droit sur l'île de la Trinité, ensuite assez près des côtes du Brésil, où nous trouvâmes un vent propre à doubler le cap de Bonne-Espérance. La mer était calme quand nous le doublâmes ; mais à peine eûmes-nous sondé sur le banc des aiguilles, qu'un vent Nord-Ouest nous fit rouler et tanguer deux jours entiers d'une manière capable d'effrayer ceux qui ne sont pas accoutumés aux voyages de mer. Il n'est pas trop agréable de se voir pour la première fois sur un fragile vaisseau, tout-à-coup élevé à la cîme d'une haute montagne, et dans un moment précipité au fond d'un abîme ; de sentir les affreuses secousses que les flots donnent au navire, de sorte que si l'on prend ses précautions, on est renversé et jeté d'un bord et l'autre ; de voir le vaisseau presque entièrement couché au milieu des vagues, les canons

plongés dans la mer, et l'eau entrer de toutes parts par les plus hauts sabords ; mais enfin la tempête ne dure pas toujours ; le calme lui succède, et l'on raconte avec plaisir ses alarmes passées.

Il y avait déjà trois mois que nous ne voyions que le ciel et l'eau : il fallait encore trois semaines pour nous rendre à l'île Bourbon, où nous devions relâcher. Le scorbut s'était mis depuis long-temps parmi nos Soldats, et plusieurs en étaient morts : il gagna bientôt l'équipage ; il se trouvait peu de Matelots qui n'en fussent atteints, et plus de soixante de nos gens étaient alités. J'eus là une petite occasion de faire les fonctions de Missionnaire. Pour surcroît de misère, les vents nous jetèrent jusqu'au 40° degré de latitude Sud, et en arrivant à l'île de Bourbon, nous étions sur le point de voir expirer la moitié de notre monde ; nous avons jeté à la mer dix-sept corps morts.

On trouve dans cette Ile toute sorte de bons rafraichissements ; l'air sur-tout est excellent : dans l'espace de douze jours tous nos malades furent sur pied, et en état de faire le service : l'Ile appartient en souveraineté à la Compagnie Française des Indes, qui y tient un Etat-Major pour la gouverner. Elle fut d'abord habitée par quelques Français fugitifs de l'île Dauphine, qui en est assez proche : elle s'est peuplée peu-à-peu, sur-tout par l'amnistie qu'on a donnée de temps-en-temps aux pirates de ces mers. Il peut y avoir à présent quatre mille personnes qui y ont de belles habitations, et beaucoup de Nègres pour les cultiver. Ils vivent très-commodément et dans une grande union, qui y est entretenue par l'attention et les soins de M. de Beauvillier, Gouverneur de l'Ile.

Les principaux Bourgs ou habitations sont Saint-Denis ; Saint-Paul et sainte-Susanne : je vous envoie une carte où j'ai tracé le plan des deux premiers avec toute l'exactitude dont je suis capable. Il n'y a ni port, ni fortifications ; ainsi on n'y est pas à l'abri des coups de vent, ni des écumeurs de mer. Peu de mois avant notre arrivée, des forbans avaient enlevé dans la rade de Saint-Denis, un gros vaisseau Portugais démâté, et un d'Ostende dans celle de Saint-Paul.

L'île Bourbon a environ cinquante lieues de tour ; elle est couverte en plusieurs endroits de hautes montagnes : on en voit une qui vomit des flammes, et qui remplit les environs de matière bitumineuse ; nous en aperçûmes le feu, durant la nuit, de plus de vingt-cinq lieues. Il y a de belles et vastes forêts, où se trouvent quantité d'arbres très-propres à la construction des vaisseaux : elle est remplie de bétail, de volailles et de gibier ; elle est fertile en riz et en sucre, et en grand nombre d'excellens arbres fruitiers : on y a planté quelques vignes, qui donnent de fort bon vin.

Le meilleur de tous les animaux qu'on y trouve, soit pour le goût, soit pour la santé, c'est la tortue de terre : et le plus agréable de tous les fruits, c'est l'ananas. La tortue est de la même figure que celle que l'on voit en France ; mais elle est bien différente pour sa grandeur : on assure qu'elle vit un temps prodigieux, qu'il lui faut plusieurs siècles pour parvenir à sa grosseur naturelle et qu'elle peut passer plus de six mois sans manger : on en a gardé dans l'Ile de petites qui au bout de vingt ans n'avaient grossi que de quelques pouces : nous en avons conservé dans notre vaisseau quelques-unes des grosses, qui ont vécu trois à quatre mois sans prendre aucune nourriture.

Pour ce qui est de l'ananas, c'est un fruit qui est assez connu en France ; je vous dirai seulement qu'il est d'une figure oblongue, et de la grosseur d'un melon, qu'il est couvert de feuilles courtes, disposées à-peu-près de même que les divisions d'une pomme de pin, et qu'il est couronné d'un bouquet de feuilles plus longues ; il vient sur une plante assez semblable à celle de l'artichaut : il le goût de plusieurs fruits, mais il me paraît que celui du coin domine.

J'ai vu dans cette Ile beaucoup d'arbres et de plantes curieuses : l'arbrisseau qui porte le café, le tamarinier, le cocotier, l'arbre d'où découle le benjoin, le cotonnier, l'aloès, l'ébenier. L'ébène noire n'est pas la plus estimée : la jaune est beaucoup plus belle. Le café sauvage, il ne laisse pas d'être

bon. On en fait venir de Moka ; un seul a subsisté, et a fourni de quoi planter grand nombre d'autres, qui donnent aujourd'hui de grandes espérances.

J'oubliais de vous parler de la chauve-souris de l'île Bourbon : on pourrait l'appeler le renard volant. Elle ressemble en effet beaucoup à cet animal ; elle en a la grosseur, le poil, la tête, les oreilles, les dents. La femelle a deux mamelles, et sous chaque aile un sac pour transporter ses petits. Je mesurai la longueur des ailes d'un de ces oiseaux, et je trouvai qu'elles avaient plus de quatre pieds d'un bout à l'autre. La chair, dit-on, en est très-bonne à manger, et l'on va ici à la chasse de la perdrix.

Après avoir relâché tant à Saint-Paul qu'à Saint-Denis, et y avoir demeuré quinze jours, nous reprîmes le 10 juillet notre route pour la Chine ; et vers la mi-août nous entrâmes dans le détroit de la Sonde. Nous le passâmes très-heureusement, et en peu de temps, de même que celui de Banca, qui est le plus dangereux. Je n'ai point vu de terre plus agréable que les côtes de Java et Sumatra ; des plaines couverts d'orangers, de cocotiers, et d'autres arbres fruitiers, avec quantité de ruisseaux qui les arrosent ; des collines ornées de charmants bocages, des forêts toujours verdoyantes, des Villages et des habitations, où brillent toutes les beautés champêtres ; tout y représente un des plus beaux climats du monde.

Une barque Javanois vint à nous sur notre passage : ils souhaitaient fort qu'on leur donnât des haches, des couteaux, et d'autres instruments d'Europe. Ils ne sont ni noirs ni blancs, mais d'un rouge pourpre. Ils sont doux, familiers et caressans. Ils voulaient nous engager à nous arrêter, nous fesant entendre des signes, que dans leur Village, qui n'était pas loin, nous trouverions toute sorte de provisions. Mais nous n'avions alors besoin de rien, et le vent était favorable. Il s'agissait de gagner au plutôt l'île d'Orléans pour y débarquer les troupes qui étaient à notre bord. Nous la découvrièmes le 7 de Septembre, et le lendemain nous mouillâmes à la vue du havre, que l'on ne connaissait que par la Relation et par le plan imparfait de Dampierre, qui se trouvent dans son voyage du tour du monde.

Nous nous flattions que les Insulaires, et sur-tout les Français qu'on avait déjà transportés dans l'île, à la vue d'un vaisseau à l'ancre avec pavillon blanc, se hâteraient de venir nous voir, et de nous apporter les provisions dont nous commençons à manquer. Personne ne parut. On attendit quelques jours pour leur donner le temps de nous reconnaître : ce fut inutilement. Enfin l'on envoya dans le canot un Officier pour s'informer de l'état des choses. Il rapporta qu'après avoir parcouru tous les environs du Port, il n'avait vu personne, et qu'il n'avait découvert que les restes de quelques mauvaises cases, dans l'une desquelles il avait trouvé des cendres chaudes, des balles de mousquets, et des morceaux d'habits de Soldats Européens, qui ne pouvaient être que des Français. Le malheur qui arriva aux Anglais dans cette Ile il y a vingt ans, nous vint d'abord à l'esprit, et plusieurs crurent que nos gens avaient eu le même sort.

A de si tristes nouvelles on ouvrit le paquet secret de la Compagnie ; on y trouva l'ordre de relever un vaisseau, que l'on disait être dans le port de Poulo-Condore, d'y demeurer jusqu'à l'arrivée d'un autre navire qui devait venir l'année suivante, et d'augmenter, autant qu'il serait possible, l'établissement que l'on prétendait être déjà commencé dans l'île. On exécuta cet ordre autant qu'on le pouvait faire. Ce ne fut pas sans chagrin, qu'après avoir fait plus de six mille lieues pour me rendre à la Chine, dont je n'étais éloigné que de 300 lieues, je me vis obligé de m'arrêter une année entière dans une terre qui me paraissait, et qui est en effet un très-mauvais séjour.

Les vents nous étaient contraires pour atterrir, et ce fut qu'après dix-sept jours d'efforts, jusqu'à-là inutiles, que nous entrâmes dans le havre. En y entrant nous aperçûmes une pirogue qui venait à nous. (La pirogue est un petit bateau de ces contrées, fait d'une seule pièce d'arbre.) Il y avait des pêcheurs qui de fort loin nous firent de grandes civilités à leur manière, et qui, étant montés sur

notre bord, nous apprirent le mieux qu'ils purent, que de l'autre côté de l'Île il y avait des habitans ; qu'un grand vaisseau, dont ils nommaient les principaux Officiers, avait hiverné dans l'endroit où nous étions, et qu'au changement de mousson, il avait fait voile pour la Chine.

A ce récit nous reconnûmes le vaisseau Français : on caressa ces bonnes gens, on les fit boire et manger, et on leur dit d'apporter ce qu'ils avaient à vendre, en leur faisant entendre qu'ils seraient bien payés ; mais l'île de Poulo-condore est si stérile, que les habitans eux-mêmes y mourraient de faim, s'ils n'avaient recours à la Terre-Ferme, où ils vont chercher du riz : ainsi durant près de quatre mois nous eûmes d'autres secours d'eux, que quelques poissons qu'ils apportaient de temps-en-temps, et qu'ils vendaient bien cher, et très-peu de volailles, qu'on achetait jusqu'à une piastre la pièce.

Cependant on mit à terre la compagnie de Soldats ; comme ils avaient leurs cases à faire dans le temps des pluies, qui tombent en ce Pays-ci bien plus abondamment qu'en Europe, ils eurent beaucoup à souffrir. La maladie se mit encore parmi eux, et peu de temps après parmi les Matelots : les deux Hôpitaux étaient remplis ; les passagers, les officiers, le Capitaine lui-même en furent attaqués, et avec tout cela point de provisions ; je ne manquais pas de consoler nos malades, et de les exhorter à la patience : j'eux besoin de m'y exhorter moi-même ; je tombai comme les autres, et durant près d'un mois il était assez incertain si je verrais la Chine.

Enfin le 21 de Décembre il arriva trois barques de Camboge, chargées de cochons et volailles : c'étaient des insulaires de Poulo-condore qui étaient allés chercher pour nous ces provisions, et qui nous les vendirent à assez bon compte. Comme ils portaient nous leur avions donné des lettres écrites en latin et en Portugais, pour les Missionnaires de la Cochinchine, que nous priions de s'entremettre en notre faveur, dans la nécessité où nous nous trouvions : les lettres furent envoyées assez loin, et pour lors nous n'en eûmes point de réponse.

Les alimens frais rétablirent bientôt l'équipage, et dans le mois de Janvier nous eûmes le plaisir de voir arriver de la Chine trois vaisseaux Français, qui avaient ordre du Directeur de la Compagnie de venir nous reconnaître en retournant en France. Ils nous remirent des farines, des bœufs et de la bière, ainsi nous n'étions plus à plaindre dans notre exil.

Par surcroit de biens, il entra dans notre Port, au mois de Mars, un autre vaisseau de la Compagnie, qui de la Chine allait traiter à Siam, et dans le même temps, il nous vint une quatrième barque de Camboge, remplie de provisions. Les soins des Missionnaires d'une part, et de l'autre les soupçons du Mandarin qui commande sur les côtes voisines, nous procurèrent ce nouveau secours. Les Insulaires de Poulo-condore avaient publié dans la Terre-Ferme, que des étrangers avaient même des femmes avec eux. Il y avait en effet trois de nos Soldats mariés ; ce rapport détermina le Mandarin à envoyer un de ses gens pour tout observer, et lui en rendre compte ; et à la prière des Missionnaires, il lui permit sous main de charger une barque pour notre soulagement. Nous avons su cette particularité, et beaucoup d'autres choses qui concernent ces contrées, d'un Malais, Portugais d'origine, que des Missionnaires chargèrent d'une réponse à nos lettres, et qu'ils envoyèrent sur la même barque, soit pour servir d'interprète, soit pour faire quelques provisions de vin, de remèdes, d'instrumens de chirurgie, etc. qu'ils croyaient trouver dans notre vaisseau. Avec ce secours nous avons attendu assez tranquillement le changement de la mousson, pour reprendre le chemin de la Chine. Mais je crois, Monsieur, que vous serez bien aise de savoir ce que j'ai vu, ou ce que j'ai appris de cette partie de l'Asie.

Poulo-Condore, dont je vous envoie le plan, est un petit Archipel à quinze ou vingt lieues au sud du Royaume de Camboge : il est formé de huit ou dix tant Iles que rochers ; la plus grande de ces

Iles n'a pas plus de quatre lieues en longueur ; c'est la seule qui soit habitée, encore n'y-a-t-il qu'un Village dans presque l'unique plaine qu'on y trouve les maisons des Insulaires ne sont qu'un assemblage assez informe de bambous, couverts d'une herbe for longue , qu'ils coupent sur le bord de leurs ruisseaux : il n'y a dans ces cabanes ni porte, ni fenêtre ; pour y entrer, et pour y avoir du jour, ils laissent un des côtés de la cabane ouvert, et ils font déborder le toit de ce côté-là ; ils les élèvent de terre de quelques pieds ; par-là ils évitent l'humidité, et ont où loger leurs animaux domestiques pendant la nuit ; la mauvaise odeur ne les inquiète point. Le plancher de distance en distance est rehaussé de quatre ou cinq pouces : ils reçoivent les étrangers dans le fond sur des nattes ; leur réception est douce et affable, ils ne manquent pas de leur présenter de l'arec, du bétel, et une pipe. Ils sont fort basanés, presque entièrement nus, excepté dans les cérémonies, où ils s'habillent, et quelques-uns même assez proprement : les dents les plus noires sont chez eux les plus belles ; aussi n'oublent-ils rien pour se les noircir. Ils laissent croître leurs cheveux, qui leur viennent communément fort longs ; j'en ai vu à qui ils descendaient plus bas que les genoux.

Comme les Insulaires de Poulo-Condore ne sont la plupart que des réfugiés de la Terre-Ferme où il ya des Missionnaires, plusieurs me parurent et avoir été instruits des mystères de notre sainte religion. J'en ai trouvé souvent qui me voyant un habit d'Ecclésiastique, (car les Missionnaires ne sont pas obligés d'en changer en Cochinchine) venaient à moi avec confiance, faisaient le signe de la croix, et récitaient les prières Chrétiennes, où je ne comprenais que les noms propres de Jésus, Maria, Pontio Pilato, et le mot final, amen. Je tâchais de me faire entendre par signe autant que je le pouvais ; j'élevais les mains au Ciel, je me prosternais ensuite pour leur marquer qu'ils devaient adorer le Créateur et le souverain Maître du ciel et de la terre ; j'étendais les bras en croix, pour rappeler dans leur souvenir la mort de l'adorable Rédempteur ; je me frappais la poitrine pour leur faire connaître qu'ils devaient détester leurs péchés. J'aurais souhaité en pouvoir faire davantage ; mais la langue est difficile, et il n'est pas possible, sans le secours d'un Interprète, d'apprendre les termes qui signifient les choses intérieures, lesquelles ne peuvent s'expliquer par des signes sensibles et extérieurs.

Il ne croit dans l'Ile que très-peu de riz, des patates, et quelques ananas assez bons. Les montagnes sont presque par-tout couvertes de beaux arbres propres à toutes sortes d'ouvrages, et même à mâter des vaisseaux. Il y en a un fort commun, d'où découle une résine que les habitants emploient à faire leurs flambeaux. Pour ramasser cette résine, et même pour la faire découler, ils creusent le tronc de l'arbre, et y font une large et profonde ouverture, dont le bas représente une espèce de récipient. En certaine saison de l'année ils allument du feu dans cette concavité ; la chaleur détermine la liqueur à couler et à remplir le récipient. De cette résine ils enduisent des coupeaux de bois fort minces, et ils les enveloppent dans de longues feuilles d'arbres. Quand le tout est sec, ces coupeaux enduits de résine éclairent parfaitement une chambre ; mais aussi la remplissent bientôt de fumée.

Rien de plus commun à Poulo-Condore que la noix d'arec et la feuille de bétel. Les Insulaires en portent toujours dans de petits paquets qu'ils mâchent continuellement. On n'y a trouvé aucune sorte de gibier, à la réserve des poules sauvages et des ramiers ; mais on y beaucoup de serpens et de lézards d'une grandeur monstrueuse. On a tué un serpent long de vingt-deux pieds, et plusieurs lézards, que quelques-uns appellent Governos, qui avaient sept à huit pieds de longueur.

Ce qu'il a de plus curieux dans cette Ile, c'est le lézard et l'écureuil volans que j'ai dessinés pour vous en donner une idée plus nette. Le lézard volant est petit et n'a pas plus de sept à huit pouces : l'écureuil est de la grandeur de ceux qu'on voit en France. L'un et l'autre ont des ailes fort courtes, qui leur prennent le long du dos, depuis les pattes de devant jusqu'à celles de derrière :

l'écureuil les a couvertes d'un poil fort ras et fort fin ; celles du lézard ne sont qu'une pellicule toute unie ; on les voit voler d'arbre en arbre à la distance de vingt à trente pas. Peuvent-ils voler plus loin ? C'est ce que je ne puis vous dire. Le lézard a encore de particulier au-dessous de la tête une bourse assez longue et pointue par le bas, qui s'enfle de temps-en-temps, sur-tout lorsqu'il vole.

L'île de Poulo-Condore est soumise au Roi de Camboge. Les Anglais l'avaient achetée dans le siècle précédent, et avaient bâtie un Fort à la tête du Village ; mais comme ils étaient en petit nombre, et obligés de se servir de Soldats Malais, ils furent tous égorgés il y a environ vingt-ans, et leur Fort fut démoli ; on en voit encore aujourd'hui les ruines. Depuis ce temps-là l'île est rentrée sous la domination des Cambogiens. Cette Nation, avec le royaume de Tsiompa, est tributaire du Roi de Cochinchine, qui l'est lui-même, aussi bien que les Rois de Tunquin et de Siam, de l'Empereur de la Chine. Actuellement les Ambassadeurs de Siam sont à Pekin pour payer le tribut.

Les royaumes de la Cochinchine, de Tsiompa et de Camboge sont très-peu policés. Ces Nations n'ont presque aucun commerce avec leurs voisins, et ont très-peu d'ordre et d'union entre elles. Les grands comme autant de petits tyrans, pillent les Peuples à toute main. Les Rois exercent encore une tyrannie plus cruelle sur les Grands pour leur faire rendre gorge. Nous avons été témoins de cette dureté. Le Mandarin de qui dépend Poulo-Condore, ayant appris que les étrangers avaient répandu quelque argent dans l'île, y a envoyé à diverses fois les Collecteurs cruels, qui à force de tortures se faisaient apporter tout ce que ces malheureux Insulaires avaient gagné à la sueur de leur front. Quelques-uns, pour se dérober à leur poursuite, se sauvaient dans les montagnes, ou se cachaient dans les forêts ; on en faisait des perquisitions exactes, et ils n'en étaient pas quittes pour livrer leur argent. C'est un malheur pour ceux qui naviguent, d'être la nécessité d'aborder à ces côtes ; le vaisseau Français qui fut obligé d'y relâcher en 1721, en est un exemple.

Les Officiers qui descendirent à terre pour acheter des vivres, furent d'abord assez bien reçus ; on tâcha de même, par des invitations et des amitiés feintes, d'engager le Capitaine à sortir de son bord ; leur vue était d'avoir une plus grosse rançon ; les habitans du pays en vinrent jusqu'à former le dessein d'enlever le vaisseau : ils envoyèrent plusieurs fois l'examiner, mais ne se trouvant pas assez forts, ils se vengèrent sur ceux qu'ils tenaient à terre ; ils les lièrent, ils les maltraitèrent ; il y en eut qui levèrent la hache sur eux, et ce fut qu'aux instantes prières des Missionnaires, qui furent avertis de ce barbare procédé, qu'ils leur laissèrent la vie sauve ; mais on fut obligé de payer une somme considérable pour les racheter. Les Villes de ces barbares ne sont qu'un amas sans ordre de misérables cases de bois. Le Palais même du Roi de la Cochinchine n'a presque rien qui le distingue des cabanes des particuliers.

Les mœurs et les coutumes de ces Peuples approchent en certaines choses des coutumes Indiennes, et en beaucoup d'autres de celles des Chinois. Ils croient en la métempsycose comme les Indiens ; ce qui ne les empêche pas de manger toutes sortes d'animaux. Ils sont pleins de vénération pour le cheval et pour l'éléphant, et ils en ont des peintures dans leurs maisons. La plus belle récompense, selon eux, que puisse avoir un grand homme après sa mort, c'est que son âme passe dans le corps d'une de ces bêtes. Ils regardent Confucius comme le premier Docteur de l'univers. Ils rendent de grands honneurs à leur ancêtres morts, et à ceux de leur Nation qui se sont distingués durant leur vie. Ils ont pour cela chez eux et hors de chez eux plusieurs petits Oratoires où ils brûlent des pastilles.

Mais le lieu le plus sacré parmi eux, est une place publique, au milieu de laquelle est élevée une longue poutre, qui avers le haut un traversier tant soit peu incliné ; apparemment qu'ils y arborent un pavillon. Ils l'appellent Touvo. Autour sont placés plusieurs Oratoires ; c'est là qu'ils vont

faire leurs profondes inclinations, qu'ils brûlent quantité de petites chandelles, qu'ils offrent du riz, qu'ils immolent des victimes, et surtout des chèvres. Aux Fêtes publiques suit un grand repas, où l'on ne manque pas de s'enivrer de raque (c'est une eau-de-vie faite de riz). Viennent ensuite les danses, la comédie, souvent les querelles et les coups.

J'eus à Poulo-Condore la curiosité d'aller chez le bonze que je rencontrai par hasard, et qui me conduisit fort civilement dans sa maison. Il y a pratiqué un petit Temple, et dans le fond du Temple un autel. Sur cet autel sont rangées trois petites statues. Celle du milieu qui représente un vieillard, est assise et a sur sa tête une espèce de tiare. L'une des deux autres est pareillement assise, et représente une personne plus jeune : la troisième est si informe qu'in y peut rien connaître. Les noms de ce trois figures sont Maloi, Bot-Loi, Con-Loi ; c'est-à-dire, le tour du Ciel, le Roi du Ciel, le fils du Ciel. Le Bonze me fit sur cela un grand discours. Sa femme (car ce Bonze-ci est marié) voulut aussi se mêler de prêcher : mais je ne compris rien à ce qu'ils me dirent l'un et l'autre.

A la vue des trois statues, dont l'une est l'image d'un vieillard couronné, je me rappelai ce qu'on rapporte des Brahmanes Indiens, qu'ils ont quelques idées confuses de la Trinité et de l'Incarnation, et je m'imaginai que ce Bronze aurait peut-être les mêmes idées. Je lui présentai trois doigts bien distingués ; je les réunis ensuite pour marquer l'unité. Il fit comme moi, paraissant comprendre ce que je lui représentais. J'étendis les bras en forme de croix, en faisant de la tête quelques signes d'un homme qui souffre et qui meurt. Il fit aussi de même. Ce que je conclus de là, c'est qu'il aurait bien pu avoir quelques connaissances de nos Mystères à la Terre-Ferme où il y a des Missionnaires. En sortant de chez lui, et envisageant le soleil, il me parut avoir de la vénération pour cet objet : je sais d'ailleurs que ces Peuples révèrent la lune, la terre, des esprits, qui, selon qu'ils se l'imaginent, président au feu, à l'air, aux campagnes, aux mers, aux rivières, et qu'ils ont plusieurs sortes d'Idoles qui leur sont venues des Indes et de la Chine.

C'est là tout ce que j'ai pu apprendre de la religion et des mœurs de ces Nations, où les Missionnaires ont pénétré depuis assez long-temps. Il y en a actuellement vingt qui ont à leur tête un Evêque avec son Coadjuteur : trois sont Ecclésiastiques, Français, dont sont du Pays même, trois Franciscains, et les autres, Jésuites. Le Roi de Cochinchine a pris à sa Cour deux Jésuites, dont l'un est mathématicien, et l'autre se mêle de médecine. Quelques-uns de ces Missionnaires sont dans le royaume de Tsiompa, et le reste dans celui de Cochinchine. Il n'y a point maintenant à Camboge ; on attend des circonstances plus favorables pour y rentrer. Il y a quatre ans qu'il s'y éleva une espèce de persécution durant laquelle un Prêtre Japonais fut massacré, et les Chrétientés dispersées. Le Roi approuva cet attentat, et en récompensa les auteurs. Un autre missionnaire y est mort depuis quelque temps de misère, sans pouvoir rendre aucun service. Il n'y a que Dieu qui puisse changer les esprits et les cœurs, et dissiper les ténèbres qui empêchent ces Peuples d'ouvrir les yeux ç la lumière de l'Evangile.

Enfin après un ennuyeux séjour de neuf mois entiers dans le havre de Poulo-Condore, nous levâmes l'ancre le premier de juin 1722 et nous fîmes voile vers la Chine. Cette traversée n'est guères que de 300 lieues. On la fait communément en huit ou dix jours ; nous y demeurâmes près d'un mois. Les côtes de la partie méridionale de la Chine sont bordées d'une infinité de petites Iles, au milieu desquelles il n'est pas aisé de découvrir l'entrée de la rivière de Canton. Ce fut l'embaras où nous nous trouvâmes. Un pêcheur à qui l'on fit voir des piastres nous en tira, et nous conduisit fort adroitement à travers ces rochers à l'île de Lentin, où nous mouillâmes en attendant un Pilote Chinois pour nous mener dans le Port.

Le pilote arriva, et à peine nous eut-il fait avancer quelques lieues, qu'il nous fit échouer sur un banc de sable. Nous ne nous en tirâmes qu'après avoir allégé le vaisseau, en jetant à la mer une grande quantité de bois, et en faisant couler l'eau dont nous avions fait provision, pour ne pas être obligé de boire celle de la rivière, qui n'est pas bonne.

Enfin le 26 juin, près de quinze mois depuis notre départ de France, nous arrivâmes à Vampou qui est le port de Canton. On oublie aisément les fatigues passées, on s'en souvient même avec joie quand on trouve des frères plein de charité et de tendresse qui tous s'empressent à délasser le voyageur. Tel est l'état où je me trouve aujourd'hui dans notre Mission française établie à Canton par les libéralités du feu Roi Louis le Grand, dont la piété, le zèle et les bienfaits se font ressentir jusqu'à ces extrémités les plus reculées de l'univers.

Il me reste, Monsieur, à vous dire quelque chose de ce que j'ai vu à la Chine depuis le peu de temps que j'y suis arrivé. Rien ne surpasse pour la fertilité et l'agrément le plat Pays de cette Province : ce sont des plaines charmantes plantées de riz et d'arbres fruitiers, ou de belles prairies terminées par de petites collines bien boisées. Toutes ces Campagnes sont arrosées par plusieurs bras de la rivière et par quantité de canaux, et sont remplies de Villes et de Villages où le Peuple fourmille de toutes parts. Mais aussi rien de plus stérile que les montagnes, qui par-là sont absolument désertes.

Je n'ai vu Macao que de loin, ainsi je n'en puis rien dire. Canton où je suis depuis quatre mois, est une grande Ville, ou plutôt c'est un composé de trois Villes séparées par de hautes et belles murailles, mais tellement jointes, que la même porte sert pour sortir de l'une et pour entrer de l'autre. Le tout forme une figure à-peu-près carrée : le circuit ne me paraît pas céder de beaucoup à celui de Paris. Ceux qui sont éloignés du centre marchent quelquefois une heure entière en chaise pour faire une visite. Il n'y a cependant ni vides, ni jardin fort spacieux. Les rues sont longues, droites et serrées, à la réserve de quelques-unes plus larges, où l'on trouve de distance en distance des arcs de triomphe assez beaux. Les maisons ne sont que des rez de chaussée, presque toutes bâties, et couvertes de tuile. Dans les rues tout est boutiques où règne une grande propreté. Il y a quelques Temples d'Idoles environnés de cellules de Bonzes qui ont quelque chose de singulier et de magnifique. La salle Confucius, aussi-bien que l'Académie où les Lettrés s'assemblent pour faire leur composition, sont des morceaux curieux. Les ya-men ou Palis des Mandarins, ont aussi leur beauté et leur grandeur avec différence néanmoins de ce qu'en genre on appelle beau et grand en Europe. La rivière est chargée le long des deux rivages d'une quantité prodigieuse de barques à rangs multipliés, qui sont les seules habitations d'un Peuple infini, et qui font une Ville flottante très-considérable. De manière qu'à compter tout ce qui compose Canton, on prétend qu'il y a au-moins un million d'ames ; ce qui rend la chose croyable, c'est l'étendue de la Ville et la grande multitude qui remplit sans cesse les rues où il ne paraît aucune femme.

Mais dans tout ce grand Peuple combien de Chrétiens ? hélas ! très-peu. Il y a cependant à Canton plusieurs Eglises, et des Missionnaires fervens. Mais le fracas continuel d'un grand commerce qui s'y fait, attire toute l'attention des Chinois, qui sont pauvres la plupart, et qui ne vivent que d'un travail assidu, et souvent trompeur. Pour ce qui est des Seigneurs et des personnes riches, ils ne sont nulle part plus éloignés du Royaume de Dieu, que dans ces malheureuses contrées : les voies injuste d'amasser de l'argent, et la liberté d'avoir autant de femmes qu'ils ne peuvent entretenir, sont des chaînes trop fortes pour être rompues sans d'extrêmes difficultés. On a plus de consolation dans les Campagnes. Les Ouvriers évangéliques y envoient leurs Catéchistes ; ils s'y répandent eux-mêmes, et la semence salutaire trouve entrée dans des cœurs simples ; peu-à-peu le champ du Seigneur se

cultive et s'augmente. On commence par instruire quelques habitans d'un Village : on les baptise : ceux-ci attirent leurs parens et leurs amis. Lorsque le nombre des Néophytes va à pouvoir former une assemblée, on bâtit dans le lieu une Chapelle. Les Chrétiens s'y rassemblent les Dimanches et les Fêtes pour chanter les Prières de l'Eglise. La nouveauté, les instructions, les bons exemples, et sur-tout la grâce de Dieu produisent des Prosélytes. Le catéchiste va leur enseigner le taoly, c'est la doctrine Chrétienne ; le Missionnaire fait sa visite ; il prêche, il confesse, il instruit, il baptise, et l'œuvre de Dieu s'avance.

Il ya deux mois qu'un de nos Pères de cette maison fit avertir les Chrétiens d'un Village, où il a bâti depuis peu une Chapelle, qu'il arriverait chez eux la veille de la Nativité de Notre-Dame. A quelques distances du lieu il trouva ses chers Néophytes qui l'attendaient sur le chemin partagés en plusieurs pelotons. Les plus avancés le voyant arriver, se mirent à genoux pour recevoir sa bénédiction, et l'accompagnèrent ensuite jusqu'à la seconde troupe, qui fit comme la première : les autres imitèrent ceux-ci, et tous ensemble le conduisirent à la petite Eglise, où ; après les Prières et les Instructions, le Père leur conféra les Sacremens et baptisa quatre Catéchumènes. On ne baptisa ce jour-là qu'une seule personne dans notre Eglise de la Ville. Il est vrai que comme il y a toujours à la Ville des Missionnaires, les Baptêmes y sont beaucoup plus fréquens qu'à la Campagne. J'eus, il y a peu de jours, la pieuse curiosité d'assister à celui d'un vieillard de près de 70 ans, tout blanc et tout cassé de travail et de fatigue. C'est commencer bien tard à marcher dans le chemin du Ciel : peut-être ira-t-il encore plus loin que nous. Un autre Missionnaire est revenu depuis peu d'une petite excursion de huit jours. Il a baptisé douze personnes. Un troisième part demain pour une semblable expédition. Je serais ravi de pouvoir l'accompagner pour me mettre devant les yeux un modèle que je puisse imiter dans la suite : mais outre que j'y serais inutile, puisque je ne sais pas encore la langue, je suis retenu ici par les préparatifs d'un long voyage qui presse.

Durant le Carême dernier, un des Missionnaires dont je viens de parler trouva dans une petite Ville, à peu de journées d'ici, un petit nombre de Vierges chrétiennes, qui d'elles-mêmes s'étaient rassemblées, et vivaient en communauté. Dieu était bien servi dans cette maison. Les femmes et les filles Chrétiennes s'y assemblaient pour leurs exercices de piété : elles y conduisaient leurs parentes et leurs voisines encore Infidèles, qui y recevaient de salutaires Instructions : ce qui est d'autant plus avantageux à la Religion, que les Missionnaires ne parlent jamais aux femmes Idolâtres. D'autres Vierges voulaient se joindre à celles-là ; mais n'ayant ni maison à elles, ni travail, ni de fonds suffisans, il ne paraissait pas possible qu'elles pussent subsister. Le Missionnaire leur a fait acheter un emplacement assez vaste ; il fait maintenant apprendre un bon métier à quelques-unes qui l'enseigneront aux autres, et l'on espère beaucoup de ce petit établissement.

Nous pleurons la mort toute récente d'un de nos Missionnaires¹ de Canton, qui, dans le mois dernier, étant allé visiter ses Eglises de la Campagne, trouva un vaste champ à son zèle, et l'occasion d'une mort précieuse devant Dieu. Après avoir administré les Sacremens à un grand nombre de Néophytes, et baptisé plusieurs Catéchumènes, on l'avertit qu'en un certain endroit écarté, il y avait un hôpital de lépreux Chrétiens et Infidèles, que tout le monde abandonnait. Il crut devoir secourir ces malheureux, auprès desquels il gagna une maladie qui l'emporta en peu de jours.

C'est ce même Missionnaire qui a établi dans cette Eglise une manière de s'employer au salut des ames, d'où il résulte, à mon avis, le plus grand bien qu'on puisse faire : c'est de recueillir avec soin les petits enfans abandonnés de leurs parens, qu'on trouve exposés dans les rues, et quelquefois

¹ Le Père Philippe Cazier.

même déjà mordus des chiens et d'autres animaux, comme j'en ai été témoin depuis que je suis à Canton². Le Baptême qu'on donne aussitôt à ces enfans moribonds en fait autant de prédestinés. Cette bonne œuvre se continue depuis la mort du Missionnaire, avec le même zèle qui l'a porté à l'entreprendre.

Cette moisson se recueille de même en d'autres Villes de la Chine, car par-tout on y a la détestable coutume d'exposer les enfans. Mais quand on a de quoi gagner les Catéchistes, dont le soin est de parcourir les rues tous les jours de grand matin pour baptiser ceux qui se meurent, c'est alors que la moisson est abondante. On m'a assuré qu'à Pekin on envoyait chaque année au Ciel trois à quatre mille enfans.

La consolation que nous avons de voir le Ciel se peupler de la sorte ne laisse pas d'avoir un retour bien chagrinant, quand nous ferons réflexion au grand nombre de ceux qui échappent à notre zèle. Que ne pouvons-nous faire ici pour le progrès de la vraie Religion, une partie de ce qu'y font les Mahométans pour étendre leur Secte impie, et pour se fortifier dans l'Empire ! ils ont prêché ailleurs le sabre à la main ; ils font à la Chine des progrès immenses à force d'argent. Ils achètent par-tout un nombre prodigieux d'enfans Idolâtres ; ils profitent pour cela de toutes les occasions. Il y a quelques années qu'en la seule province de Canton, dans un temps de famine, on leur en vendit plus de dix mille, qui furent autant d'esclaves pour eux, et autant de victimes pour le Démon. Ils se marient, ils leur achètent ou ils bâtissent des quartiers de Ville, et même de Bourgades entières. Peu-à-peu ils en sont venus en plusieurs endroits jusqu'à ne plus souffrir aucun habitant qui n'aille à leurs Mosquées ; et c'est par-là qu'ils se sont si fort multipliés depuis un siècle.

Voilà, Monsieur, la relation que je vous avais promise à mon départ de France pour la Chine. Si vous voyiez à présent celui qui à l'honneur de vous envoyer, je doute que vous pussiez aisément le reconnaître. Une barbe de deux ans, une tête entièrement rasée, excepté dans le seul endroit où les Ecclésiastiques en Europe portent la tonsure, des habits tels qu'on ne se les figure point : tout cela change fort un homme ; mais ce changement n'est qu'extérieur, et je m'assure que vous me connaîtrez toujours à mon empressement à vous faire part, ainsi que vous le souhaitez, des choses qui pourront ou vous édifier, ou piquer votre curiosité.

Je n'avais pas jusqu'ici des idées justes sur le vêtement des Missionnaires de la Chine : je m'imaginai qu'ils avaient une manière particulière de se vêtir qui les distinguait des Chinois. Je me suis trompé : notre habit est ici l'habit des honnêtes gens ; j'en exclus les Bonzes, qui ne portent pas l'habit commun, et qu'on met au rang de la vile canaille. Une longue robe de toile blanche, une autre par-dessus, aussi longue, d'une étoffe de soie ordinairement bleue, avec une ceinture ; sur le tout un petit habit noir ou violet, qui descend aux genoux, fort ample, et à manches larges et courtes, un petit bonnet fait en forme de cône raccourci, chargé tout autour de soies pendantes, ou de crin rouge, des bottes d'étoffe aux pieds, un éventail à la main ; c'est ainsi qu'on doit être ajusté toutes les fois qu'on sort de la maison, ou que l'on rend une visite de conséquence. Dans le domestique on quitte une partie de cet attirail ; mais il faut bien se garder de dire la Messe sans avoir la tête couverte d'un bonnet particulier, et sans avoir pris ses bottes.

C'est ici le Pays des cérémonies : quoique les Tartares en aient beaucoup aboli, tout s'y fait par poids et par mesure ; c'est par-tout une affectation de gravité bien opposée à l'air ouvert et dégagé de nos Français. Ce n'est pas là néanmoins ce qui embarrasse le plus : une langue très-difficile

² Ce n'est guère que dans les Villes qu'on expose des enfans ; les habitans des Campagnes plus simples et moins cruels ne se portent presque jamais à cette affreuse extrémité.

à parler, et encore plus à lire et à écrire, et cependant qu'il faut apprendre ; une langue qui n'a pas le moindre rapport avec aucune langue d'Europe, soit morte, soit vivante, et dont la prononciation est la pierre d'achoppement pour les plus anciens Missionnaires : près de quatre-vingt mille caractères presque tous composés d'une multitude de traits sans ordre, comment venir à bout de cela ? On fait ce qu'on peut, et Dieu n'en demande pas davantage ; pour devenir habile, il faut bien des années, encore y en a-t-il peu qui y réussissent.

Les caractères de la Cochinchine, du Tunquin, du Japon, sont les mêmes que ceux de la Chine, et signifient les mêmes choses, sans toutefois que les Peuples s'expriment de la même sorte. Ainsi, quoique, les langues soient très-différentes, et qu'ils ne puissent point s'entendre les uns les autres en parlant, ils s'entendent fort bien en s'écrivant et tous leurs livres sont communs. Ces caractères sont en cela semblables à nos chiffres d'arithmétique ; beaucoup de Nations s'en servent ; on leur donne différens noms, mais ils signifient par-tout la même chose.

J'ai tracé la figure d'un animal qui m'a paru singulier, et que je vous envoie : on l'appel le poisson cornu ou le diable : il a le corps fait comme une caisse à quatre faces, plus petite par un bout, avec une queue plate, fort longue, et presque de la même largeur d'un bout à l'autre. Tout son corps est dur, et marqué par-tout de figures hexagones bien rangées, et semées de petits grains comme le chagrin.

Il y a encore d'autres animaux que j'ai vus avec plaisir, et dont je vous ferais la description, s'ils n'étaient déjà connus par diverses relations qui sont entre les mains du public ; tels sont le requin, le marsouin, le poisson volant : ainsi je ne vous en dirai qu'un mot.

Le requin est un des plus dangereux animaux de la mer ; il est très-gros et extrêmement vorace : nous en avons pris un qui était long de près de douze pieds. Il a une gueule capable d'engloutir un homme tout entier : on y voit cinq rangées de dents qui sont comme une forêt de pointes d'acier ; il est toujours accompagné de plusieurs petits poissons qui le plus souvent marchent devant lui ; c'est pour cela qu'on les appelle pilotes du requin. Il y en a d'autres plus petits, et d'une autre espèce, qui s'attachent à son corps, sans même le quitter lorsqu'il est pris : on les nomme succais. Un requin suit quelquefois un vaisseau deux ou trois jours, dans l'espérance de quelque proie.

Le marsouin est un vrai cochon : il a sur tout le corps un lard assez épais et fort blanc ; il n'a point d'ouïe, il a sur la tête une ouverture par où l'on prétend qu'il respire l'air. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on le voit de temps-en-temps lever la tête hors de l'eau, et replonger aussitôt après. Il a des poumons et toutes les parties internes semblables à un cochon : il ale sang chaud et en grande abondance ; il va d'une vitesse surprenante, et saute quelquefois jusqu'à quinze et vingt pieds au-dessus de la surface de la mer. Le marsouin, aussi-bien que le requin, porte te met bas ses petits comme les animaux terrestres. Nous avons pris un requin femelle, qui portait dans son ventre six petits pleins de vie et fort gras.

Il y a deux sortes de poissons volans, l'un plus petit, qui n'a que deux ailes, l'autre plus grand, qui en a quatre. Le plus grand n'a guères de longueur qu'un pied ou quinze pouces. Ils volent assez loin l'un de l'autre, et lorsque la bonite ou la dorade les poursuit, on les voit sortir de la mer, de même que s'élève dans un champ une compagnie de perdrix, et aller plonger à cent ou cent cinquante pas plus loin. La bonite saute après fort haut, et si elle a manqué son coup, elle suit à fleur d'eau le vol de sa proie pour l'attraper en retombant. J'ai eu le plaisir de voir une fois cette chasse, qui est très-agréable, sur-tout lorsqu'il y a grand nombre de poissons qui poursuivent et qui sont poursuivis. L'agrément est entier, lorsque les oiseaux de proie, comme cela arrive, se mettent de la partie ; alors le poisson volant n'a plus de retraite, ni dans l'eau, ni dans l'air.

On a gravé depuis peu à la Chine une estampe qui représente quatre croix qui ont paru en l'air dans différens temps et en différens lieux de cet Empire. Je vous envoie cette estampe avec l'explication des caractères Chinois, qui marquent le lieu où ont paru ces phénomènes, leur durée, et le nombre de personnes qui en ont été témoins.

Un triste évènement mettra fin à cette lettre ; Dieu, qui l'a permis, en tirera sans doute sa gloire. La persécution contre les Chrétiens est générale dans le Turquin. Les Eglises abattues, les Catéchistes maltraités, les Missionnaires fugitifs et errans dans les forêts, les Néophytes forcés d'adorer les Idoles : voilà le malheureux état où cette chrétienté est réduite. Nous avons appris que deux de nos Pères ont été arrêtés : M. l'Evêque ne s'est sauvé que par une adresse assez singulière : il était chez un chrétien, lorsqu'on l'avertit que des Soldats venaient pour le prendre ; sur-le-champ il dit au Chrétien de mettre le feu à sa maison ; le Prélat fut obéi, et il s'échappa à la faveur du tumulte et du désordre que causa l'incendie.

Notre Supérieur-Général dans ces Contrées vient de faire une tentative pour secourir cette église désolée. Il a pris des lettres de recommandation du premier Mandarin de cette Province, qui confine avec le royaume de Tunquin. Son dessein n'est d'abord que de demander au Roi la permission de mettre une personne, pour servir de gardien au tombeau d'un de nos Pères, enterré autrefois dans ce Pays-là avec beaucoup d'honneurs, par ordre du Prince qui régnait alors. Ce serait toujours là un Missionnaire qui ne serait point inquiété, et vous pouvez bien juger que dans ce qu'il pourra faire pour la consolation des Chrétiens persécutés, il ne s'épargnera pas.

Voici ce qui a donné lieu à cette persécution : Un Chrétien, fils d'un riche Marchand, entretenait une concubine. Les Missionnaires lui représentèrent sa faute si vivement, qu'il la chassa. Cette malheureuse, pour se venger, alla accuser le père de ce Chrétien d'avoir chez lui des marchandises de contrebande. On fit la visite de sa maison ; on trouva des marchandises, et comme on fouilla par-tout, on y trouva aussi des ornements d'autel, et beaucoup d'autres choses propres des Chrétiens. La Religion n'est que tolérée au Tunquin, et ce n'est qu'en secret qu'on y prêche ; ainsi l'avidité du pillage, d'autres disent encore, la crainte que le Roi a eue quand il a appris le nombre des Fidèles qui sont dans ses Etats, a fait porter des arrêts terribles, et a causé les maux dont cette Chrétienté est affligée. Je recommande à vos saintes prières, et à celles de votre pieuse et noble maison, cette Mission si fort ensevelie dans les ombres de la mort. Je m'y recommande en particulier moi-même, et suis avec beaucoup d'estime et de respect, etc.